

Version femina

La Provence

RENCONTRE

Jean Reno,
grand ténébreux
au charme fou

CUISINE

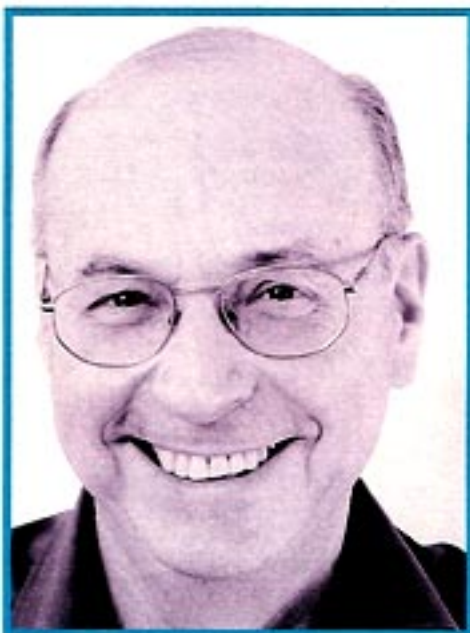
Ces gâteaux de
notre enfance

MODE

Le tailleur
s'offre toutes
les libertés

LE CAHIER DU SUD
SPECIAL SAINT-VALENTIN
Gagnez un week-end
d'escapade à deux

L'échec scolaire n'est pas une fatalité



80 % des demandes de consultation psychologique sont liées à la scolarité. Et si c'était plus une question de société qu'un problème "psy" ?
Boris Cyrulnik, neuropsychiatre, nous livre des pistes de réflexion.

Les chiffres sont plutôt alarmants : 16 à 25 % des élèves européens sont en difficulté* et 160 000 jeunes quittent le système scolaire sans diplôme. En France, hors du circuit coûteux des cours particuliers, des boîtes de bachotage et de l'enseignement privé, il y a peu de solutions proposées par nos institutions. Les parents ont tendance à culpabiliser ou à culpabiliser leur enfant. Récemment s'ouvrait à Marseille Cogito'Z, le premier centre français spécialisé dans le diagnostic et la prise en charge des troubles de l'apprentissage. Une première qui devrait donner un peu d'espoir aux parents et aux élèves de la région (rens. au 04 91 06 69 29). Le problème est collectif. Alors d'où provient-il ? Boris Cyrulnik fournit des éléments de réponse. * *Etude de l'European Association for Special Education.*

diplômes parfois abusivement abstraits. Celui qui est exclu de l'école se sent comme un sous-homme. Il s'entend dire qu'il est un futur chômeur, même pas capable d'avoir un CAP ! L'école est devenue l'organisateur des classes sociales.

On ne peut pour autant pas retourner dans le passé...

B. C. Il faut réapprendre les rituels, augmenter les interactions culturelles. En Allemagne, en Islande et en Suède, on envoie les jeunes

Les enfants s'ennuient de plus en plus en classe, d'où cela vient-il ?

Boris Cyrulnik On a tendance à réfléchir à la question en se polarisant sur l'école ou sur l'enfant, alors que c'est le contexte culturel qui est déterminant. Après guerre, l'école jouait encore un rôle d'intégration sociale. Les jeunes qui sont entrés dans la Résistance à 15 ans ont souvent repris leurs études à la Libération, alors qu'ils en avaient 20. De nos jours, en Asie ou en Afrique, les enfants soldats disent : « Mon rêve, c'est de retourner à l'école, là, je redeviendrai un enfant, je me mettrai à rêver, j'apprendrai un métier... » La fonction d'intégration de l'école est une évidence pour eux... Mais pas pour les petits Occidentaux.

Comment expliquez-vous leur refus de l'école ?

B. C. Les enseignants l'ont remarqué depuis longtemps : si les enfants s'expriment mal, c'est parce qu'ils ne parlent qu'entre eux. Pour le petit Noir américain, la pression la plus forte provient de la rue, pas du monde des adultes. Ils redécouvrent une forme de socialisation archaïque au sein des bandes et vivent dans leur monde. L'école les ennuit, leurs parents posent des interdits contraignants, la police de même. Les adultes sont leurs ennemis. La vie, pour eux, n'est pas dans leur foyer, mais dans la rue. Ils y vivent de « vraies » aventures, avec des bagarres et des rigo-

lades. On a envoyé certains d'entre eux dans des familles bien structurées. Le plus surprenant, c'est qu'ils ont ressenti alors le monde extérieur comme dangereux, et ce nouveau foyer comme une protection. Ils se sont mis à travailler à l'école, pour plaire à cette famille et à l'enseignant.

Les gamins en difficulté ne viennent pas tous des ghettos ?

B. C. Non, mais ils souffrent de solitude. Pour tous les enfants d'aujourd'hui, l'adulte est moins présent. Pas seulement le père et la mère, mais aussi les oncles, les tantes, les voisins. Autrefois, ces derniers n'hésitaient pas à faire la morale à des enfants qui n'étaient pas les leurs. Maintenant, nos enfants ne sont plus façonnés ni imprégnés par la parole des adultes. C'est l'effet secondaire de nos progrès sociaux.

Mais l'école, elle, est omniprésente...

B. C. C'est vrai, on rentre à l'école à 2 ans et on n'en sort souvent qu'à 30 ! Je travaille avec des personnes âgées qui n'y ont passé que deux ou trois ans dans leur vie, elles sont cultivées et s'intéressent à mille choses. Il y a une ou deux générations, sur une classe de 44 élèves, seulement 3 accédaient au lycée. Les autres devenaient ouvriers, paysans, artisans, mais ils gardaient leur dignité, c'était un mode de vie tout à fait honorable. Aujourd'hui, l'intégration dans la société se fait entre 25 et 30 ans, avec des

en difficulté travailler un ou deux ans à l'étranger. Ils sont fiers d'apprendre une langue, de gagner de l'argent. Ils partent comme maçons ou pour travailler dans une pêcherie. A leur retour, ils reprennent les études pour apprendre un métier !

Ces problèmes scolaires ne sont donc pas forcément liés à l'intelligence ?

B. C. Tout dépend pourquoi on est cancre. On oublie trop souvent ces élèves transparents qui sont bons juste parce qu'ils ont peur de la vie. J'ai un ami qui a été viré de mon lycée et a réalisé des performances intellectuelles magnifiques ! Dans un autre établissement, un professeur l'a métamorphosé. Le calcul du quotient intellectuel est une belle invention, mais il a dérivé en outil de sélection. Or on a démontré l'étonnante plasticité de l'intelligence. Des enfants débiles dans un milieu peuvent se révéler extraordinaires dans un autre, avec un autre professeur, à un autre moment de leur vie. On sait aujourd'hui que ceux qui ont fait des études universitaires sans avoir obtenu le bac ont des résultats légèrement supérieurs aux bacheliers. Il est essentiel que la société mette en place des passerelles de rattrapage : on commence d'ailleurs à le faire et c'est tant mieux.

PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE WROBEL

Boris Cyrulnik est l'auteur du Murmure des fantômes, éd. Odile Jacob.